

Paul RICOEUR

Écrivain, philosophe, professeur en Sorbonne.

(1968)

“Structure et signification
dans le langage.”

LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES

CHICOUTIMI, QUÉBEC

<http://classiques.uqac.ca/>



<http://classiques.uqac.ca/>

Les Classiques des sciences sociales est une bibliothèque numérique en libre accès, fondée au Cégep de Chicoutimi en 1993 et développée en partenariat avec l'Université du Québec à Chicoutimi (UQÀC) depuis 2000.

UQAC

<http://bibliotheque.uqac.ca/>

En 2018, Les Classiques des sciences sociales fêteront leur 25^e anniversaire de fondation. Une belle initiative citoyenne.

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

**L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs.
C'est notre mission.**

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur associé, Université du Québec à Chicoutimi
Courriel: classiques.sc.soc@gmail.com
Site web pédagogique : <http://jmt-sociologue.uqac.ca/>
à partir du texte de :

Paul RICOEUR

"Structure et signification dans le langage."

In ouvrage sous la direction de Georges Leroux

**Pourquoi la philosophie ? • Approche de la tâche philosophique
aujourd'hui • Textes de Paul Ricoeur et de professeurs de philoso-
phie du Québec**, pp. 101-120. Montréal : Les Éditions Sainte-Marie,
1968, 120 pp. Collection : "Cahier de philosophie.



Courriel : Georges Leroux : leroux.georges@uqam.ca

Police de caractères utilisés :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008
pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5" x 11".

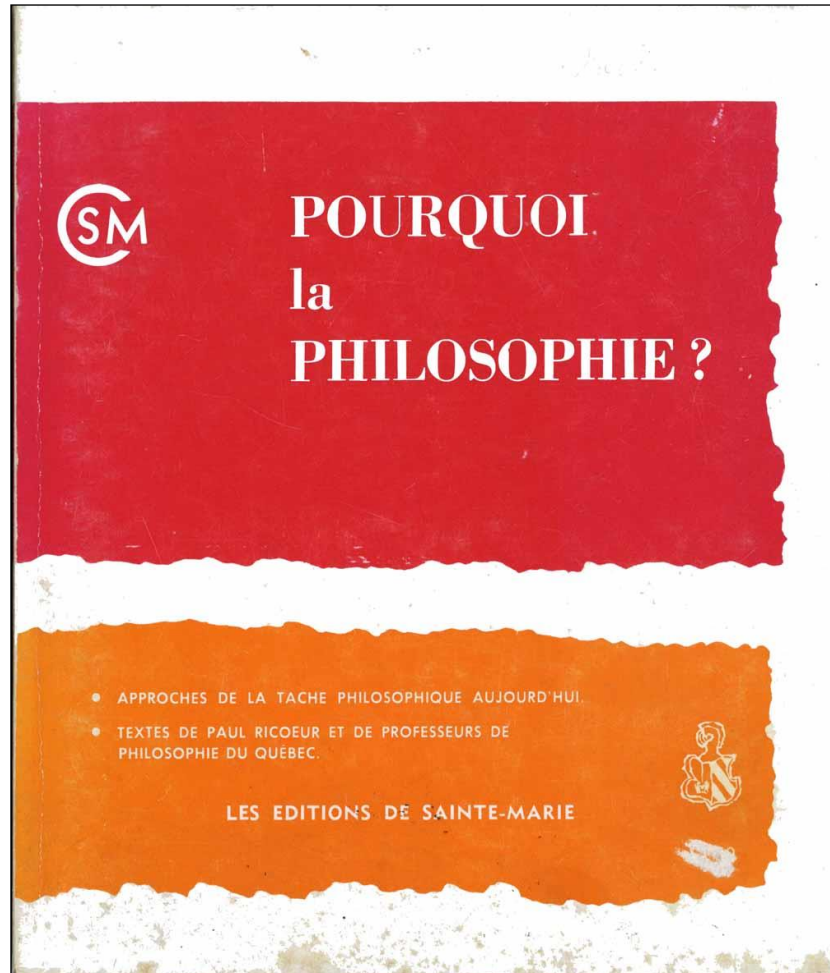
Édition numérique réalisée le 12 mars 2024 à Chicoutimi, Québec.



Paul RICOEUR

Écrivain, philosophe, professeur en Sorbonne.

“Structure et signification dans le langage.”



Pourquoi la philosophie ? • Approche de la tâche philosophique aujourd'hui • Textes de Paul Ricoeur et de professeurs de philosophie du Québec, pp. 101-120. Montréal : Les Éditions Sainte-Marie, 1968, 120 pp. Collection : “Cahier de philosophie.

Note pour la version numérique : La numérotation entre crochets [] correspond à la pagination, en début de page, de l'édition d'origine numérisée. JMT.

Par exemple, [1] correspond au début de la page 1 de l'édition papier numérisée.

[101]

**Pourquoi la philosophie ?
"STRUCTURE
ET SIGNIFICATION
DANS LE LANGAGE."**

Paul RICOEUR

*Conférence prononcée au Collège Sainte-Marie, le 30 octobre 1967.
N.D.L.R. : Nous avons gardé au texte, transcrit à partir d'une bande
magnétique, son allure orale.*

Chers collègues,

Chers étudiants,

Je voudrais dans cet exposé parcourir l'itinéraire suivant : d'abord situer, camper le problème du langage dans ses traits les plus généraux et sur ce fond d'une analyse générale du problème du langage, placer successivement la notion de signification puis celle de structure et enfin sinon tenter une conciliation qui pourrait être faible si elle est restée éclectique, en tout cas montrer comment se composent dans l'acte de parler l'aspect de signification et l'aspect de structure.

LE LANGAGE

La place du langage dans l'existence humaine est une place singulière puisque le langage n'apparaît pas comme une fonction qui s'ajouterait aux autres, mais c'est une fonction qui permet à toutes les autres d'être humaines. Je veux dire par là que si nous donnons une définition de l'homme par la rationalité ou la sociabilité ou quelque autre caractère général que ce soit, il n'y a pas à ajouter « *plus* le langage ». Le langage est plutôt au milieu de toutes ces fonctions-là et comme le milieu de circulation de toutes les opérations humaines.

Cela est si vrai que même la perception, qui nous paraît commune avec la vie animale, prend avec l'homme un caractère irréductible en ce sens que notre perception est une perception parlée. Les objets que nous voyons, que nous entendons, que nous touchons sont des objets qui ont déjà été sillonnés par notre langage, qui ont été nommés et la prise que notre langage a déjà exercée [102] sur ce monde perçu dès la petite enfance est telle que nous ne savons même plus ce que pourrait être un monde muet de la perception. Notre perception elle-même est empreinte de signification parlée et on pourrait dire que ce que nous voyons, ce que nous touchons, vient remplir les vides de notre langage et constitue une sorte de bloc complexe de sensible perçu et d'autre part de significations nommées. On pourrait dire qu'il y a une sorte de phrasé de la perception, de phrasé du monde qui fait que toute la sensibilité, tout le sensible est repris en significations. Et nous en avons d'ailleurs une attestation dans notre langage, dans les mots mêmes, quand nous disons : *les sens*. Le mot *sens* est à la fois ce qui désigne la vue, le toucher, mais aussi ce qui a du sens, c'est-à-dire de la signification. Le fait même que notre langage hésite à désigner les sens et puis ce qui a du sens dans le langage est une indication que tout est tellement mêlé, suturé dans l'œuvre de parole et de perception humaine que c'est d'un seul tenant que le monde perçu est un monde des sens et un monde du sens.

Il en est de même de notre action. Nous ne savons plus ce que serait un geste qui ne serait pas guidé par la parole, qui ne serait pas comme le remplissage des impératifs que nous nous donnons, comme si nos gestes se trouvaient précédés par des projets qui sont parlés dans une sorte de langue intérieure, de langage intérieur. Ce que nous appelons une intention, c'est déjà du langage de nous à nous-même, que nos

gestes viennent remplir. Et alors tout le phrasé de nos gestes répond en quelque sorte au phrasé du monde. Je veux dire par là que nos gestes sont empreints eux aussi de signes. C'est évident avec l'outil : l'outillage des hommes primitifs est certainement contemporain du langage et fait que tous nos gestes ont été repris dans le langage en quelque sorte, articulés par le langage au point que des anthropologues, comme Leroi-Gourhan par exemple, écrivant sur le geste et le langage chez les hommes primitifs, parleront d'une synthèse du geste quand ils analyseront une pierre taillée en montrant que la taille d'une pierre a supposé un certain nombre de gestes enchaînés et cet enchaînement du geste est comme l'enchaînement d'une phrase. Donc la perception, comme la gestuelle si l'on peut dire, est comme du langage incorporé soit dans la perception, soit dans le mouvement.

À plus forte raison, si nous considérons la réflexion sur nous-même, (donc perception, action, réflexion) la réflexion est — Platon l'avait déjà dit dans le *Théétète* et dans le *Sophiste* — comme un discours que l'âme se tient à elle-même, voulant dire par là que le langage n'est pas simplement manifeste dans la communication avec autrui comme un échange de signes entre les [103] hommes, mais ce rapport si étroit de nous à nous-même est un rapport médiatisé par le langage. En effet, comment pourrions-nous même sentir quoi que ce soit si nos sentiments ne passaient pas par cette espèce d'analyseur du langage ? On est jaloux quand on a dit le mot jaloux, c'est-à-dire que le fait d'avoir pu nommer les sentiments les a fait passer de leur obscurité vécue à cette espèce de lumière du sens qui fait que ce sont des sentiments non seulement vécus mais exprimés. Alors là aussi il se fait une liaison extrêmement étroite ; comme tout à l'heure dans la perception des choses ou dans l'action sur le monde, dans cette espèce d'action sur nous-même qu'est la réflexion, nous avons aussi des articulations, des analyses, des synthèses qui se font au niveau du langage.

LE SIGNE

Alors quelle est cette grande médiation, ce grand médiateur du perçu, de l'agi, de la perception de l'agir et de la réflexion ?

C'est ici qu'il nous faut introduire la notion de *signe*, avant même celle de signification et de structure qui sera l'objet de notre discussion. En effet, ce qui est commun à toutes ces expressions mêlées à la perception, mêlées à l'action, mêlées à la réflexion c'est qu'elles supposent une fonction universelle qui est la fonction du signe. Qu'est-ce qui nous permet de parler de signe en général, avant même de parler du langage ? Ce qui est commun à tout l'ordre des signes, c'est que une réalité quelle qu'elle soit est mise pour une autre et vaut pour elle parce qu'elle renvoie à cette réalité. Réfléchissons un peu sur les différents termes que je viens d'employer : une réalité qui est mise pour une autre, qui vaut pour une autre et qui renvoie à. *Mis pour une autre* : il y a quelque chose donc de très important qui apparaît avec les signes, c'est qu'au lieu de traiter les choses elles-mêmes nous traitons d'une sorte de substitut des choses qui est le signe. Au lieu d'opérer sur les choses, nous opérons sur ces index de choses qui donc n'ont pas de réalité propre sinon précisément de *valoir pour*. Alors ce *valoir pour* comporte cette relation tout à fait fondamentale qui est d'indiquer, de désigner, de renvoyer. Et c'est cela toute l'énigme du langage, c'est qu'alors que les choses sont ce qu'elles sont, le signe lui n'est pas ce qu'il est. Ce qu'il est, ce sera un trait sur une feuille de papier, ce sera un son prononcé, ce sera éventuellement un geste, ce sera un signal, mais la matérialité du signe justement est comme abolie, est dépassée dans une autre fonction qui est de renvoyer à une autre chose. Ce renvoi à une autre chose est l'énigme même du langage et autour de laquelle nous allons sans cesse tourner à partir de maintenant.

[104]

LE SIGNE LINGUISTIQUE

J'ai parlé très généralement du signe pour introduire le langage. Qu'est-ce que le langage va apporter de particulier parmi tous les signes ? Qu'est-ce que c'est qu'un signe linguistique par rapport à un signe en général, par rapport à cette fonction du signe ?

Le signe linguistique, le signe donc de langage se distingue de tous les autres par ce que l'on a appelé sa double articulation. C'est une

expression du linguiste français Martinet qui commence d'ailleurs son cours de linguistique générale par cette notion de double articulation.

Voici ce qu'il faut entendre par double articulation : le signe linguistique est un signe à double face, c'est une réalité à double face et qui peut être analysée à deux niveaux différents. Si je prends le mot *table* ; il y a d'une part un certain arrangement entre des sons — nous verrons tout à l'heure qu'il ne faudra pas se contenter de cette analyse trop grossière — disons provisoirement : il y a des sons. Je peux distinguer ces sons que je vais pouvoir nommer *table* ; il y a donc un certain arrangement, je peux décomposer cette série de sons et c'est ce qu'on peut appeler alors l'articulation sonore. Mais en disant *table*, donc en articulant au plan sensible, au plan musculaire comme au plan auditif, — musculaire si c'est moi qui le dis, auditif si je l'entends —, en même temps je véhicule un contenu de sens qui lui peut être analysé autrement. Si je prends *table*, il n'y a pas une idée pour *ta* et une autre idée pour *ble*. L'analyse du mot sur le plan sonore est une chose. Mais je peux faire une autre analyse sur un autre plan. Je peux dire par exemple que dans l'idée de *table* il y a idée de *meuble*. C'est un meuble sur lequel on peut s'appuyer, ou bien c'est un meuble qui a une surface plane supportée par des pieds. Autrement dit, je peux faire une autre espèce d'articulation qui est une articulation du sens comme on l'a fait dans les écoles de logique où on a essayé de retrouver dans une notion un genre et puis une différence spécifique ; ça c'est un mode d'analyse. On peut procéder autrement. On peut faire des analyses d'une autre ordre comme par exemple les classifications d'objets usuels, les classifications d'animaux, de plantes, mais ce qui est donc important, c'est qu'il y a un signe linguistique lorsque l'on peut procéder à deux analyses distinctes tel que le produit d'une analyse confronté avec le produit de l'autre analyse ne permet pas une relation, c'est-à-dire une relation terme à terme entre les éléments. Autrement dit la décomposition en idées de la notion de *table* et la décomposition en sons du mot *table* [105] révèlent des éléments qui sont d'une nature tout à fait différente et que je ne peux pas faire correspondre terme à terme. C'est ce qu'on appelle la double articulation qui nous montre d'ailleurs tout de suite le caractère tout à fait étonnant du langage puisque chaque fois que je parle, que je prononce un mot, que j'enchaîne ces mots dans une phrase, je fais marcher ensemble deux trains d'articulation, deux systèmes d'articulation. J'articule des sons et en même temps j'articule des sens. Je me débrouille, dans deux espèces

de choix. Je choisis entre des sons prenant une série de carrefours et donc d'alternatives, d'alternatives phonologiques d'une part et puis des alternatives sur le plan disons des idées ou des concepts ou des notions. Et c'est cela qui caractérise un langage par rapport à d'autres signes.

Je voudrais montrer un signe qui ne serait pas un signe linguistique parce que la décomposition de l'idée et la décomposition du son ou du signe sont strictement parallèles. C'est le cas par exemple des signaux de la signalisation routière. Vous avez rouge, jaune, vert. Vous pouvez décomposer, vous avez trois signes. Mais à chacun de ces signes correspond une idée. Donc là nous n'avons pas un langage. Nous avons une signalisation. Ce sont des signes mais ce ne sont pas des signes linguistiques. Il y a des signes qui ne sont pas des signes linguistiques comme par exemple ceux-là où la décomposition sensible — trois couleurs — correspond à trois idées. Et vous ne pouvez pas diviser en deux le jaune ; l'analyse est finie : il n'y a que trois signes. Et d'ailleurs le propre de la signalisation consiste précisément à jouer sur des signes que l'on appelle justement bi-univoques parce que l'analyse que vous ferez sur le plan des couleurs est exactement la même que l'analyse que vous ferez sur le plan des idées. Chacun de ces signes représente un ordre : vert : allez-y ; rouge : arrêtez-vous ; jaune : apprêtez-vous à partir ou apprêtez-vous à vous arrêter. Donc il y a un commandement qui est signifié par chacune de ces couleurs. Mais vous avez trois commandements correspondant à trois signes. Ce qu'il y a de remarquable dans le langage, c'est que nous sommes en face de deux articulations qui ne se recouvrent pas et qui pourtant opèrent sans cesse en même temps.

Je pense d'ailleurs qu'on pourrait par là répondre à une autre question à savoir si les arts sont des langages. C'est une question extrêmement discutée pour la peinture et la musique, et la réponse dépendra très exactement du degré de précision que vous donnerez à votre notion de langage. Si vous donnez une définition extrêmement large du langage, qui au fond ne sera pas une [106] définition du langage mais du signe en général, vous pouvez dire que les arts sont des langages. Vous avez bien le droit de le dire puisque vous y retrouvez des caractères très généraux du langage : le fait que quelqu'un s'y est exprimé, le fait qu'il y a une certaine communication qui est établie entre l'artiste et le public et aussi qu'il y a une certaine signification de l'œuvre. Je n'identifie pas signification et figuration, représentation. Même dans un art non figuratif on peut dire que l'artiste a voulu dire quelque chose. Qu'est-ce qu'il a voulu

dire ? Mais c'est exactement ce que vous voyez, pas autre chose. Il y a une signification. Mais seulement si vous vous contentez d'une définition si générale que celle-là du langage comme moyen d'expression, moyen de communication, véhicule de signification. Trois traits très généraux. Alors vous pouvez dire avec un indice d'imprécision assez grand que la peinture, la musique sont des langages. Mais si vous avez alors une définition plus rigoureuse du signe linguistique comme celle que je viens de vous proposer qui est celle des linguistes, vous n'avez pas le droit de dire que c'est un langage parce que vous n'avez pas le phénomène de double articulation. Vous n'avez pas d'une part la possibilité par exemple de décomposer, de faire une analyse des couleurs d'un tableau et puis d'autre part des idées, parce qu'alors vous avez justement transposé le tableau en autre chose que lui. Vous l'avez transporté sur le plan de la rhétorique et vous avez substitué au tableau en somme cela à quoi il vous fait penser, le petit discours que vous faites et alors c'est ce discours que vous analysez ; une analyse au plan de l'articulation sensible et puis une analyse au plan des idées. C'est parce que justement vous avez substitué au tableau autre chose, un discours sur le tableau que vous avez l'illusion que c'est un langage. Mais si vraiment vous réduisez la peinture à elle-même c'est-à-dire à se présenter elle-même pour ce qu'elle est comme surface occupée par des couleurs et des lignes, alors il n'y a pas un sens derrière qui puisse être distinct du tableau et que vous pourriez analyser sur un autre plan que le plan même des couleurs. L'adhérence du sens du tableau aux couleurs du tableau est telle que vous n'avez pas un langage.

Ceci peut se discuter car certains parlent du message ou même de l'écriture d'un peintre, mais c'est toujours par le moyen d'une rhétorique que vous avez ajoutée au tableau et qui a justement transposé le tableau sur un plan linguistique qui n'est plus le plan pictural. Si vous laissez la peinture là où elle est, c'est-à-dire dans ses couleurs, il n'y a pas deux articulations. Je crois d'ailleurs qu'on pourrait pousser plus loin l'argument en faisant remarquer que non seulement il n'y a pas deux articulations, mais il n'y a pas d'articulation du tout [107] car ce qu'il y a est d'un autre ordre que l'articulation : les taches de couleur du tableau ne permettent jamais une analyse du type de celle que fera un linguiste lorsqu'il montrera, par exemple, que dans la langue française vous disposez d'un certain nombre de sons élémentaires qui sont correctement analysés et de rapports extrêmement précis qui nous permettent de dire

que ce n'est pas tellement le son que l'on entend qui compte que les rapports entre ces sons. C'est pourquoi les linguistes parlent de *phonème*. Mais disons simplement, pour ne pas entrer dans cette analyse difficile, que ce que nous appelons un alphabet, qui a été une conquête très importante d'ailleurs plutôt de l'écriture que de la parole, reprend une espèce d'analyse que vous ne pourrez pas faire lorsqu'il s'agira de peinture ou de musique. Il n'y aura rien de tel que ces éléments irréductibles qui constituent une langue. Par exemple un linguiste vous expliquera qu'en français il y a 34 phonèmes, pas un de plus, pas un de moins. Vous parlez avec 34 phonèmes. Les choix que vous faites pour combiner les mots se font avec 34 phonèmes.

Alors cette analyse en éléments irréductibles, en phonèmes, vous ne pouvez absolument pas la faire en peinture ou en musique ; parce que les notes par exemple ne joueront pas du tout le rôle d'un alphabet dans une combinatoire, puisque ce seront au contraire des produits d'une autre espèce d'analyse qui sera une analyse physique et qui ne sera justement pas une analyse musicale.

J'ai donc essayé d'abord de définir la fonction extrêmement générale du langage, puis je l'ai resserrée sur le signe et enfin je l'ai resserrée encore sur le signe linguistique.

LA SIGNIFICATION

C'est ici que nous pouvons placer notre discussion sur la signification et la structure. Le problème de la signification a été aperçu le premier et tous les problèmes viennent de ce que la découverte beaucoup plus récente de la structure ou des caractères structuraux du langage, a créé une sorte de crise dans notre notion de signification et c'est cette crise que je voudrais décrire, en parlant d'abord de ce qu'on peut dire sur la signification avant d'avoir introduit la notion de structure.

La notion de signification est essentiellement liée à deux éléments de notre langage ou deux espèces d'unité de notre langage : les mots d'abord et les [108] phrases ensuite. Il y a donc un problème de signification à deux étages et nous verrons que c'est très important pour la discussion que nous aurons à faire tout à l'heure. D'une part nos mots désignent des choses sous la forme de noms propres. Si je dis :

Alexandre le Grand, et bien il y a un porteur de ce nom, un individu existant ou n'existant pas auquel il est fait référence. Par conséquent nous avons là un premier exemple extrêmement précis de ce que c'est que la signification, ce sera la référence d'un nom propre. Et c'est de là qu'il faut partir, la référence d'un nom propre : un certain signe va désigner un porteur de ce signe que l'on doit pouvoir montrer. Et nous disons donc que le nom propre a une signification, si l'on peut faire paraître dans la réalité un porteur de ce signe pour lequel en quelque sorte le nom est mis pour, auquel il renvoie.

Les choses deviennent beaucoup plus compliquées évidemment si l'on considère d'autre part non plus les noms propres, mais ce que l'on peut appeler les noms communs et qui a donné lieu à la discussion très célèbre au Moyen-Age et depuis, sur les universaux ; notre problème y touche en ceci que pour un nom commun la référence est beaucoup plus difficile. Si je désigne des noms qui sont des noms de genre, on peut dire que la signification du nom disons *animal* va se trouver distribuée, et répartie sur tous les individus qui appartiennent, qui auront la même compréhension et qui par conséquent vont être assemblés par ce nom. Alors là, vous voyez que la signification est plus difficile à définir que dans le cas du nom propre, parce que dans le cas du nom propre, il y a un nom et puis un individu. Et cette relation 'un nom - un individu', c'est comme l'idéal de la signification. Si tout mon langage était fait comme ça, — un certain nombre de logiciens comme Russell justement ont rêvé d'un langage où il n'y aurait que des noms propres — c'est-à-dire un langage où tous les ceci et tous les cela de mon expérience porteraient un nom, alors j'aurais la langue parfaite. Seulement ce serait une langue infinie puisqu'il y a tellement de ceci, tellement de cela, il y en a même une infinité et non seulement il y en a une infinité mais il y en a encore autant de fois un infini qu'il y a de sujets, d'expériences individuelles.

Donc le langage ne peut pas être fait comme cela. Il ne peut pas être fait seulement avec des noms propres parce que ce serait un langage infini et ce serait un langage privé, c'est-à-dire le contraire d'un langage.

[109]

C'est pourquoi notre langage comporte des significations d'un autre genre. Je prendrai une image balistique : au lieu que avec une fléchette j'atteigne un point, un seul, il y a une sorte de dispersion, c'est-à-dire

que j'atteins par une sorte de tir que je vous propose, j'atteins une certaine surface et il y a beaucoup de points autour d'un centre. Et c'est cela pour nous un nom commun, sa signification : c'est cette espèce de zone de dispersion sur laquelle est distribuée sa signification.

Les cas sont plus difficiles lorsque j'ai affaire à des noms qui ne désignent plus des classes, — je vais progressivement dans la difficulté —, comme le mot *animal*, le mot *table*, mais vont désigner des propriétés, des qualités. Si je prends par exemple la bonté ou la rapidité, c'est très difficile de dire ce qu'est la signification ici parce que la signification ne va plus désigner des choses, comme si c'était une sorte de résumé de plusieurs noms propres. Mais le mot va désigner alors une qualité, il va désigner ce qu'on appelle en logique des prédicats, des attributs, c'est-à-dire donc des classes d'attribution et non plus des classes de sujets, des classes de substantifs. Ces classes d'attribution posent tout le problème de ce qu'on appelle la quantification du prédicat. Est-ce qu'il est possible de traiter la logique du prédicat comme on traite la logique des noms, la logique des substantifs ? C'est donc une difficulté beaucoup plus considérable qui est apportée par les noms d'attributs.

Enfin, la signification désigne quatrièmement la désignation non plus des mots séparés, mais de nos phrases. À vrai dire tout ce dont nous avons parlé maintenant sont encore des significations impropres parce que les significations dont nous avons parlé sont des significations virtuelles en ce sens qu'elles ne comportent pas le vrai et le faux. Tandis que avec la phrase lorsque je vais dire, pour reprendre les vieux exemples de Platon : « Socrate est assis », j'ai dit quelque chose de très différent du mot *Socrate* parce que la signalisation du mot *Socrate* c'est simplement la possibilité de faire paraître un individu porteur du nom. Tandis que la signification de la phrase « Socrate est assis » n'est ni dans *Socrate* ni dans « assis », mais elle est dans un état de chose. Elle est dans la relation même de *Socrate* et de *assis*. Dans le vieux langage de Platon c'était le problème de la communication des genres, c'est donc dans la rencontre de deux idées qu'une relation apparaît et la signification est ici au niveau de la relation.

Alors ce qu'il va falloir définir ici c'est beaucoup plus qu'un porteur du nom, mais un état de chose qui fait que ma phrase est vraie ou fausse. C'est cela [110] la signification. La signification est donc cette propriété du référent, c'est-à-dire ce dont je parle, de faire que ma phrase sera vraie ou fausse, entrera dans l'alternative du vrai et du faux. Nous avons

donc ici une notion beaucoup plus complexe de la signification, puisque la notion d'état de chose ne correspondra plus à des porteurs que l'on peut nommer, mais justement à des relations et nous allons pouvoir le dire tout à l'heure, à des structures. Le problème de la structure se trouve donc à être posé déjà par le problème de la signification à la faveur de ce caractère complexe de la signification des phrases. Vous savez que le tournant de cette analyse a été pris dès l'époque platonicienne lorsqu'on passe du premier platonisme celui de la théorie des idées au second platonisme celui de la communication des genres et la réflexion de Platon sur l'erreur. Comment l'erreur est-elle possible ? Eh bien, l'erreur est possible justement lorsque l'on passe de la considération des noms à ces complexes, à ces entrelacs comme disait Platon, *Sumplokai* de noms et de verbes. Il faut donc plus qu'un nom pour faire une phrase, il faut cette combinaison du nom et du verbe. Et c'est cette combinaison du nom et du verbe qui porte la signification.

Voilà en gros le problème de la signification. Je le résume. C'est d'abord le problème de la désignation des noms propres, celui de la référence des noms des classes d'objet, ce qu'on appelle des noms communs en langage ordinaire, la référence des classes attributives et enfin la référence des rapports relationnels (des rapports, des relations) qui sont impliquées dans la phrase.

Cette analyse de la signification a été élaborée d'abord par les logiciens et elle a été développée dans l'école phénoménologique à partir des premiers ouvrages de Husserl sur la base suivante. Husserl montre que l'analyse logique dont j'ai esquissé le point de départ tout à l'heure, peut être incorporée à une analyse beaucoup plus vaste qui est ceci : que toute mon expérience a un caractère de référence et que le langage n'est qu'un cas particulier ; c'est, si vous voulez, le plan d'articulation discursive d'une propriété beaucoup plus fondamentale qui définit la conscience elle-même. Lorsque Husserl dit que toute conscience est *conscience de*, toute conscience est une conscience intentionnelle, il s'efforce de placer la visée du signe beaucoup plus bas que le langage dans une propriété générale, on pourrait presque dire de la vie, en tout cas de la vie de conscience que l'on retrouvera dans la perception, que l'on retrouvera dans l'action et donc ce pouvoir de signifier serait non seulement articulé au niveau du langage mais aussi à un niveau plus bas que le langage, que l'on appelle l'anté-prédicatif qui est antérieur à l'acte de donner des prédicats à des sujets [111] de discours dans l'ordre de la

vie. Toute la philosophie issue de la phénoménologie, en particulier de celle de Merleau-Ponty, est un développement de ce pouvoir de signifier antérieur au langage et dans lequel notre langage est comme inclus. Ainsi Merleau-Ponty nous montre que dans la perception la plus élémentaire la relation des sens les uns aux autres, des sens à la motricité, des qualités les unes aux autres, des objets etc. . . . constitue une sorte de tissu signifiant à partir duquel un langage est possible. Nous parlons parce que il y a déjà en quelque sorte de la signifiante dans notre vie élémentaire, il y a une sorte de pouvoir originaire de signifier sur lequel le langage va s'articuler.

LA STRUCTURE

Le problème de la structure dont je veux parler maintenant est issu d'une sorte de révolution à l'intérieur de cette description. En effet, la description que je viens de faire du problème de la signification, se place au point de vue du sujet parlant, c'est-à-dire, je répète en moi-même ce qui se passe lorsque quelqu'un parle et nous avons cette relation entre un sujet qui a une certaine intention de dire quelque chose et puis l'expression de cette intention qui va s'articuler au plan de son discours. Mais l'initiative de la signification vient tout entière de cette intention de signifier qui va donc prendre en quelque sorte dans les signes.

Pour une telle analyse, vous voyez que ce qui est fondamental, est l'acte de signifier, l'acte porteur de signification, l'acte du sujet parlant. L'analyse que l'on appelle structurale est issue d'un point de vue exactement opposé et qui consiste à mettre entre parenthèses dès le début le sujet parlant, son intention, son vécu, ses intentions vides de l'intention de signifier, le remplissement dans des signes. Donc on va mettre cela entre parenthèses en disant : ça, c'est de la parole et ce que nous allons considérer ce sera autre chose, ce sera la langue.

Alors commençons par cette distinction entre langue et parole, parce que toute la discussion procède de cette décomposition du langage entre langue d'une part et parole d'autre part. C'est une distinction qui a été faite avec beaucoup de clarté, beaucoup de force par Ferdinand de Saussure dans le *Cours de linguistique générale* qui est très ancien puisqu'il a déjà un demi-siècle mais qui a vraiment porté tous ses fruits surtout

dans les dernières années, non seulement chez les linguistes mais chez les philosophes. Appelons parole tout ce qui [112] sera exécution individuelle du langage, combinaison et intention (exécution, combinaison, intention). Donc c'est le côté du sujet parlant.

Pour ne retenir que la langue, c'est-à-dire non pas l'exécution mais les règles du jeu, non pas les combinaisons libres mais l'institution, non pas l'invention par chacun de nous de phrases nouvelles, mais la contrainte sociale que représente la langue que personne ne peut déplacer, ne peut changer, mais reçoit comme une contrainte précisément, la langue est un déterminisme culturel à l'intérieur duquel je me meus. Je viens d'employer le mot *règle du jeu* : en effet, de Saussure illustre cette distinction entre langue et parole par l'exemple du jeu d'échecs. Je peux considérer soit l'état d'une partie à un moment donné, comment est disposé un jeu à un moment donné, ou considérer alors les coups qui changent, on peut dire, la face du jeu. Et bien, de même ici nous pourrions dire que les règles du jeu d'échecs c'est la langue et la partie d'échecs, la parole.

Nous allons maintenant préciser encore plus ce terme de langage puisque c'est le côté de la langue qui est pris par la linguistique structurale et nous déciderons de ne considérer dans la langue elle-même que ce que les linguistes appellent les états de système et non pas du tout les évolutions. C'est une idée très remarquable introduite par de Saussure dans son *Cours de linguistique générale* : on ne peut pas considérer en même temps et sur le même point de vue, la disposition à un instant donné de ce qu'il appelle une synchronie, c'est-à-dire tout ce qui est contemporain à l'intérieur d'un système et puis d'autre part les changements qui vont affecter ce système, par exemple quand nous voyons que des sons disparaissent dans une langue au bout d'un certain temps, ou bien qu'une voyelle va se changer, que par exemple des désinences, des terminaisons de cas vont tomber etc. ... il y a donc des changements qui se font toujours, qui sont toujours locaux dans une langue. C'est, morceau par morceau qu'une langue est affectée dans le changement et non pas globalement. Alors les linguistes nous disent que pour pouvoir comprendre quelque chose au changement, il faut d'abord comprendre quelque chose à l'état de système, à un moment donné et donc mettre entre parenthèse l'histoire pour ne considérer que le système. Je crois que ça c'est très important parce que non seulement le structuralisme consiste à éliminer le sujet parlant pour considérer seulement les règles

sociales du jeu mais aussi dans ce jeu éliminer l'historique pour considérer le systématique. Il y a là quelque chose d'assez important au point de vue philosophique, parce que le XIX^e siècle nous a plutôt légué des modes de pensée [113] historiques où on nous disait que comprendre quelque chose c'est comprendre d'où cela vient. L'évolutionnisme de Darwin par exemple nous avait donné des modèles d'intelligibilité de cet ordre ; nous comprenons ce que c'est qu'un vivant, une espèce vivante, si on peut la placer dans une certaine histoire. On avait donc là un mode de pensée essentiellement historique. Les linguistes structuralistes nous invitent plutôt à penser systématiquement qu'historiquement. Ils nous ramènent plutôt à la manière de penser, de comprendre qui était celle, disons, des grammairiens du XVII^e siècle ou du XVIII^e siècle : c'est pourquoi on revient tellement actuellement à la grammaire de Port-Royal, aux essais de grammaire raisonnée du XVII^e siècle, parce que là nous avons des gens qui faisaient la théorie d'un système qui était le latin ou le français à une certaine époque. Leur erreur était de penser évidemment qu'ils faisaient par là la théorie du langage en général. Mais en tout cas ils éliminaient tout point de vue historique pour comprendre comment à un moment donné dans une langue donnée fonctionnaient les différents signes, les uns par rapport aux autres, les différentes règles les unes par rapport aux autres. Je crois que c'est ce deuxième trait qui caractérise bien le structuralisme. Donc premièrement l'élimination de la parole comme acte du sujet pour ne retenir que la langue comme institution et deuxièmement dans la langue elle-même, élimination ou tout au moins subordination du point de vue historique au point de vue systématique.

Un troisième trait du structuralisme qui est un peu plus difficile, un peu plus technique car je tâche de procéder graduellement : dans cet état de système lui-même, ce qui compte ce ne sont pas les termes du système mais leur relation. Je m'explique avec un exemple très simple, qui est d'ailleurs l'exemple classique de Saussure, que l'on peut emprunter au lexique, à l'examen du langage au niveau des mots. Si nous considérons par exemple la façon dont les couleurs sont nommées dans les différentes langues, nous voyons qu'elles ne se distribuent pas de la même façon parce que les noms des couleurs ont un caractère assez arbitraire tandis que les couleurs sont continues et que notre langage est discontinu. Alors les coupures ne tombent pas au même endroit. Les divisions du langage ne se recouvrent pas. Alors nous voyons bien que

ce qui compte pour la signification d'un mot comme *jaune* c'est qu'il est placé entre deux autres mots qui sont vert par exemple et bleu. Alors ce qui fait la valeur d'un mot, ce n'est pas ce qu'il désigne, mais son rapport avec les mots voisins et par conséquent nous approchons ici encore plus près de notre notion de [114] structure parce que ce n'est pas le rapport, l'étiquette, la valeur d'étiquette d'un mot qui compte, mais son opposition avec les autres signes qui appartiennent au même système.

Ce troisième trait que je suis en train d'essayer de définir avec précaution était ainsi énoncé par de Saussure : « dans une langue il n'y a que les différences », voulant dire que la signification d'un mot n'est pas dans ce mot mais elle est, si on peut dire, dans sa différence par rapport aux autres mots. De Saussure aimait donner un autre exemple. Il prenait le mot *mouton* en français : le mot en français tire sa signification de ce qu'il désigne autre chose que la brebis ou que l'agneau à l'intérieur de la même espèce. Ou alors que le bœuf et le cochon. Mais dans une langue comme l'anglais il n'aura pas la même place puisque au mot mouton correspondra d'une part *sheep* si l'animal est sur pieds et *mutton* s'il est sur la table pour être mangé. Alors du même coup le *mutton* anglais n'a pas la même signification que le *mouton* français puisqu'il n'a pas les mêmes opposés. Il n'est pas dans les mêmes rapports par rapport aux autres mots. Cela s'exprimera donc dans la proposition suivante : ce qui compte dans une langue c'est la forme, non pas la substance. Si on appelle *substance* ce qui est pour nous le contenu intuitif, le contenu vécu, ce que chacun de nous se représente lorsqu'il prononce un mot. Alors le linguiste structuraliste ne s'occupera donc pas du contenu propre des mots, ce qui serait dans le périmètre, mais au contraire ce qui est sur la frontière du mot, dans ce rapport avec les autres mots.

On arrive ainsi à la définition de la structure. On appellera *structure* cet ensemble de signes entièrement définis par les rapports internes de la langue. La définition que propose de Saussure est celle-ci et elle est reprise par un linguiste danois HJELMSLEV lorsqu'il dit : « Le langage considéré d'un point de vue structural est une entité indépendante consistant uniquement dans des rapports internes ». Une structure, un exemple de structure c'est un dictionnaire, puisque dans un dictionnaire les mots ne renvoient pas à autre chose qu'à d'autres mots du dictionnaire dans une sorte de ronde, d'un cercle fermé. Alors nous tenons là un système clos où les signes renvoient aux signes mais sans que jamais nous ayons affaire aux choses elles-mêmes.

Les conséquences philosophiques de cette définition sont tout à fait considérables parce que dans une perspective proprement structuraliste, nous avons éliminé deux notions qui sont fondamentales au contraire pour l'analyse précédente, [115] l'analyse de la signification, l'analyse logique et phénoménologique ; c'est d'une part ce qu'on pourrait appeler le référent et d'autre part le sujet. Ces deux exclusions sont d'ailleurs solidaires parce que dès que nous considérons le langage comme un système clos, où les signes renvoient les uns aux autres, nous n'avons pas besoin de nous demander, y a-t-il un monde, quel est le monde qui y correspond, ou y a-t-il quelqu'un qui parle ? Ces deux questions ont perdu toute relevance, toute validité puisque nous avons décidé de nous tenir en somme dans la clôture de l'univers des signes. Et c'est cette décision de se tenir dans la clôture de l'univers des signes qui est, on peut dire, la décision philosophique et non plus simplement le postulat méthodologique du structuralisme.

Cela se traduit par la transformation de la notion de signe. Tout à l'heure nous étions partis d'une définition de la notion de signe comme rapport à une chose. Vous vous rappelez que c'était notre définition initiale et nous nous apercevons maintenant que c'est une définition naïve, tout au moins du point de vue structuraliste car dire qu'un signe est mis pour une chose c'est encore rester à ce point de vue extérieur où les signes renvoient à quelque chose. Mais si nous décidons, comme dans le structuralisme, de faire complètement abstraction de celui qui parle et de ce sur quoi il parle, nous serons obligés de donner une définition du signe qui ne comportera aucune espèce de référence à un dehors, à un monde. Et c'est ainsi que les structuralistes nous proposent une définition du signe comme une distinction purement interne au langage entre le signifiant et le signifié, et le signifiant et le signifié sont tous les deux à l'intérieur du langage. Le signifiant étant, si vous voulez, le plan du concept, cette relation signifiant — signifié, tombe donc à l'intérieur de la clôture des signes. Tandis que la vieille définition du signe comme ce qui a été mis pour une chose est en somme à cheval sur le langage et le monde. C'était une définition en quelque sorte à la frontière du langage et du monde, tandis que là nous avons une définition qui est à l'intérieur du langage. Mais en même temps que nous avons perdu la référence à un monde, nous avons également perdu la référence à un sujet puisque la question « qui parle ? » ne compte plus. De même que si je considère les règles du jeu d'échecs, je ne demande pas qui

joue, je demande quelles sont les règles du jeu. Les règles du jeu ne font pas allusion à un joueur et à une partie.

[116]

STRUCTURE ET SIGNIFICATION DANS LE LANGAGE

J'avais dit en commençant que le structuralisme en linguistique avait introduit une sorte de crise de la notion de signification et je voudrais dire alors en quelques mots comment il serait possible alors de répondre à cette crise, de résoudre cette crise et en particulier alors comment il est possible de composer ensemble signification et structure dans une conception plus complexe du langage.

Et pour cela je voudrais revenir en arrière, je voudrais trouver la clé de la solution dans la distinction que je vous ai proposée tout à l'heure entre le nom et la phrase. Entre le nom et la phrase, parce que nous nous apercevons que le structuralisme marche bien tant que l'on considère les unités du langage. Il y en a toutes sortes et ça permet des études extrêmement riches. En effet nous avons des éléments de caractère sonore, disons : donc on peut avoir une analyse phonologique et c'est la partie la plus précise d'ailleurs de la linguistique, la phonologie, parce que l'établissement des tableaux de sons dont dispose une langue donnée a atteint aujourd'hui un degré d'extraordinaire précision permettant une sorte de combinatoire entre les éléments extrêmement simples. On peut avancer dans cette science-là ; c'est extrêmement rigoureux, et c'est pourquoi elle a fourni les modèles à toutes les autres sciences. On peut aussi traiter d'une manière structurale la seconde articulation, pour continuer le langage initial, les articulations d'idées et aujourd'hui il existe justement ce qu'on appelle des sémantiques structurales, c'est-à-dire des analyses du sens des mots faites selon la méthode structurale, c'est-à-dire en montrant quels sont les jeux d'opposition, de combinaison sur lesquels repose un lexique. En faisant des analyses extrêmement soigneuses, on peut avancer, et vous savez que c'est la base de la traduction automatique actuellement. Si l'on peut avancer dans ce problème de la traduction automatique, c'est en faisant des analyses de mots, en les ramenant à des significations élémentaires puis en

composant ces significations élémentaires et alors on peut faire passer ça dans des machines ; et en particulier si on a pu établir toutes les compositions avec toujours des divisions en deux et des subdivisions en deux, on peut appliquer le principe du fonctionnement cybernétique qui reposera toujours sur un système d'unité zéro un, ouvert fermé, donc où il n'y aurait que des alternatives à deux termes, et alors si on pouvait faire passer par conséquent tous nos mots en les composant, en les considérant comme une sorte d'arbre avec toujours deux branches, puis deux [117] branches, un petit peu comme c'est facile à faire sans une analyse soigneuse, pour certains mots comme long, court, masculin, féminin ; nous avons comme cela des couples de contraires. Donc dans certaines parties de notre langage c'est déjà fait en quelque sorte au plan même du langage ordinaire. Alors il faut le faire d'une façon plus technique pour le langage, pour l'ensemble du lexique. Il y a des gens qui travaillent à faire des analyses structurales du lexique pour arriver à le traiter exactement comme un système phonologique.

On peut faire aussi la même chose pour la grammaire. Il y a des analyses structurales de la grammaire : réécrire les grammaires sous forme de système arborescent comme ça, et de façon aussi à faire des transcriptions syntaxiques d'une langue à l'autre, il le faut bien puisque d'après la traduction automatique il faut traduire non seulement la sémantique mais la syntaxe. Donc, pour pouvoir arriver à l'automatisme dans la traduction il faut réécrire selon un certain code non seulement le lexique mais la grammaire.

Tout ça marche très bien tant qu'on considère justement la langue comme une sorte de réalité morte que l'on peut décomposer soit au plan des sons, soit au plan des mots, soit même au plan des règles de grammaire. Mais là alors, vous voyez, nous appliquons à la langue une analyse classificatoire où on divise en unités, on recompose les tous à partir de ces unités, mais justement nous n'avons peut-être pas atteint ici l'essentiel du langage. Car l'essentiel du langage est de l'autre côté, dans ce que nous avons laissé pour compte sous le nom de parole peut-être trop rapidement, imprudemment. Car en effet, la parole n'est pas simplement l'exécution et comme une sorte d'appendice au langage, d'appendice individuel au langage. C'est à ce moment de la parole que la langue devient vivante. Et pourquoi ? Mais parce que justement la parole repose sur la phrase. La première unité de la parole c'est la phrase et nous ne rencontrons pas cette unité-là parmi les inventaires

d'éléments, ni les inventaires phonologiques, ni les inventaires lexicaux, ni les inventaires syntaxiques qui sont les trois grands inventaires que l'on peut faire du langage. Avec la phrase nous avons quelque chose de tout à fait nouveau parce que nous avons un acte éphémère, un acte transitoire et que nous pouvons dire historique en ce sens-là. Quelqu'un parle, il promet une phrase, il émet une phrase et cette phrase disparaît. Elle disparaît après qu'elle a été prononcée alors que la langue demeure, elle demeure dans ces grands claviers phonologiques que sont nos [118] alphabets ou que le lexique, le dictionnaire demeure. L'homme se fait mais le dictionnaire, continue d'exister, et la syntaxe aussi de sa langue.

Donc le système lui n'a rien d'historique car le système n'a aucun des caractères de l'événement. On ne peut pas dire qu'il arrive. On ne peut pas dire qu'il arrive quelque chose, il n'y a pas d'événement du côté du système. Tandis qu'il y a un événement du côté de la parole, et cet événement c'est la phrase. Or, nous voyons que avec la phrase nous retrouvons l'élément créateur du langage, parce que si nous savons combien il y a de phonèmes dans notre langue (et peut-être même peut-on savoir combien de mots dans notre langue, après tout le dictionnaire n'est pas infini même si nous ne nous servons pas de tous les mots : il y a un nombre fini de mots, sinon on ne pourrait pas écrire de dictionnaire, on ne pourrait pas faire de lexique), nous ne savons pas combien de phrases seront prononcées en français. Et là nous touchons à l'énigme du langage qui est beaucoup plus compliquée que ce que nous disions tout à l'heure avec la double articulation car cette double articulation consiste finalement à produire une série infinie ou virtuellement infinie de phrases sur la base d'un nombre fini d'éléments. Et c'est cette production d'une série virtuellement infinie de phrases sur la base d'inventaire fini qui est l'énigme du langage. Il y a donc quelque chose d'ouvert dans le langage, une série ouverte du côté des phrases, alors que j'ai des séries finies et closes du côté de la langue. Le côté parole est bien plus riche que ce que Saussure disait comme si c'était simplement le côté d'exécution, de combinaison libre, d'invention, mais qui n'ajoute rien à la langue. En réalité elle y ajoute exactement la vie, c'est-à-dire que la langue est une langue morte tant que nous en faisons des analyses structurales, mais elle est vivante lorsque nous la prenons dans son émission au plan de la phrase.

C'est la parole en tant que phrase qui est porteuse de la signification. Tant que nous considérons, en effet, les éléments du langage dans une

analyse structurale, il n'y a aucune espèce de chance que nous rencontrions ni un sujet parlant, ni un monde parlé ; il n'y a plus de différence ni d'auteur, parce que justement la langue est une abstraction qui a été prélevée sur la parole vivante et nous avons constitué cette abstraction pour les besoins de la science. Il est parfaitement légitime de faire cette abstraction mais le philosophe ne doit pas en être dupe. On a construit une sorte d'objet artificiel, « artefact », transcrit plus ou moins de l'anglais, un artefact qui est le produit de la méthode, le produit de l'analyse linguistique. On pourrait dire que la langue est créée par [119] le linguiste, parce que le linguiste a découpé dans ce phénomène vivant du langage un objet par des méthodes très précises, exactement comme l'objet physique est prélevé sur le monde perçu en vertu d'un certain nombre d'axiomes qui définissent la science comme telle et donc de procédures opératoires. De même ici nous avons découpé sur la langue sa structure, structure phonologique, structure lexicale, structure syntaxique. Et la tâche, me semble-t-il, d'une réflexion philosophique est de replacer alors cette structure qui est un segment seulement du langage dans l'itinéraire complet, dans l'opération entière du langage. Restituer le concret du langage nous pouvons le faire non plus simplement en parlant vaguement de la parole mais en faisant une linguistique du discours, une linguistique de la phrase.

Cela implique donc, et je terminerai sur cette double remarque, d'une part que le problème de la référence soit traité beaucoup plus techniquement que nous l'avons fait au début, à savoir que le problème de la référence suppose toutes les médiations entre la phrase et puis son remplissement et sa vérification dans les différents ordres d'objets. Car autre chose est de donner une référence à une phrase qui parle sur des choses physique, ou qui parle sur des personnes, ou qui parle disons des propriétés esthétiques, ou des caractères éthiques de la réalité : il y aura donc autant de modes de référence ou de signification qu'il y aura de types de remplissement de nos phrases par des espèces d'objets et ce sera la tâche alors qu'on pourrait appeler une ontologie régionale, de nous montrer comment les différents types d'objets, objets physiques ou objets qui seront des personnes, ou objets qui seront des attributs esthétiques ou éthiques, vont solliciter un type de référence. Là alors nous retrouvons vraiment la fonction du langage qui consiste à dire quelque chose sur quelque chose et c'est ce *dire sur* qui constitue la signification.

Deuxièmement, en même temps que la signification du langage revient au premier plan, n'est-ce pas, le sujet du langage qui est le sujet de la phrase. Ici nous devrions faire des analyses extrêmement précises sur le verbe, car justement, le sujet revient essentiellement avec le verbe, non seulement dans les temps du verbe, dans la conjugaison du verbe, mais dans les pronoms personnels et toute l'analyse que nous pourrions faire sur les modalités de toute espèce du temps dans le verbe, et pas seulement donc sur les pronoms personnels, nous montrerait en quelque sorte, le sujet à l'œuvre dans la phrase. Le sujet est porté par la phrase, il est désigné par la phrase, il est désigné comme de biais, il est désigné, je veux dire comme par un clin d'œil, par la terminaison singulier, [120]pluriel, première personne, deuxième personne, troisième personne enfin, et par les pronoms personnels eux-mêmes. De même encore le sujet est visé par tous les démonstratifs de mon langage et tout cela, vous voyez, a affaire à une linguistique de la phrase et plus du tout à une linguistique des éléments ou de la structure.

Je conclurai donc en disant que nous sommes peut-être maintenant à ce moment de la théorie du langage où ayant traversé les analyses structurales, nous pouvons peut-être réinventer, réécrire les analyses de la signification mais d'une façon très différente de celle de Husserl et peut-être même de Merleau-Ponty en montrant qu'il faut faire le détour de la structure pour retrouver la signification. Mais je dirai que beaucoup de structuralisme nous éloigne de la signification, mais encore plus de structuralisme nous y ramène parce que plus nous avançons vers la structure, plus nous nous enfonçons dans les langues mortes, et ce qu'il faut retrouver c'est le langage vivant, lorsque quelqu'un dit quelque chose à quelqu'un d'autre.

PAUL RICOEUR